

Table ronde

« Prothèse et (re)création d'identité »

Ce texte est le compte-rendu d'une table ronde, précédée de quelques présentations, ayant eu lieu à Paris le 4 mai 2017 dans le cadre du Séminaire « Normes, usages et détournements ». La séance est précédée par le visionnage de deux vidéos, « L'ambivalence de l'enchantement prothétique contemporain »¹ et « Corps et Prothèses : Normes, usages et détournements »².

Introduction

Deux concepts sont proposés comme bases de réflexion. D'une part, le concept de modularité du corps humain, qui apparaît beaucoup plus forte en présence de prothèses et, d'autre part, le concept de bricolage.

Le concept de modularité

Dans le sens classique de la corporalité, l'ancrage corporel est perçu comme relativement fixe, comme étant quelque chose sur lequel l'être humain a peu d'emprise. La prothèse marque l'apparition d'une nouvelle déclinaison de corporalités, avec un corps modulaire. Le corps devient changeable, décomposable et recomposable – cas de la prothèse LEGO® –, adaptable aux tâches et usages – cas des prothèses adaptées à l'escalade – : il est métamorphe.

Cette caractéristique peut poser des problèmes d'**identité**, entre soi et l'altération de soi, ainsi que des problèmes d'**intimité** – l'orateur parle d'extimisation, avec des parties du corps, normalement inaccessibles aux regards et à la prise, qui se retrouvent accessibles.

Cela pose également la question du **détournement**, dans le sens d'un détournement de finalité. Mais quelle est la finalité d'une prothèse ? Généralement, elle est associée à la notion de remplacement, de compensation, mais il s'agit là d'une réduction du corps humain à une entité uniquement fonctionnelle, ce qui n'est pas le cas. D'où l'idée de passer à ce qui relève plus de l'exploration corporelle, de l'exploration de la condition humaine – conditions de vie, etc. Il y a comme une incitation à vivre d'autres expériences possibles, même si elles relèvent du fantasmé.

Le concept de bricolage

D'après l'orateur, ce concept peut être réfléchi autour de 8 composantes, à savoir matériel, manuel, cognitif, intentionnel, associé au plaisir, à la compétence, au social ainsi qu'au domaine du privé. Il est déjà possible de l'appliquer au corps classique, qui subit des séries de bricolages péricorporels – maquillage, coiffure, tatouage, etc. –, mais la prothèse va lui donner une nouvelle dimension. Le terme « prothèse » fait souvent penser aux prothèses de membres, mais il existe aussi des prothèses esthétiques – modification de la silhouette –, renforçant l'expressivité du visage³, des prothèses perceptives ou de prolongement du corps – action à distance par l'intermédiaire d'internet. Il existe tout un horizon de bricolages du corps plus ou moins aboutis.

¹ Groud, P.-F. (2016, novembre 29). L'ambivalence de l'enchantement prothétique contemporain. Consulté le mai 19, 2017, sur <https://www.youtube.com/watch?v=b4lnxHBHeKs>

² Corps et Prothèses : Normes, usages et détournements. (2017, mai 3). Consulté le mai 19, 2017, sur <https://www.youtube.com/watch?v=ee5H0ZKQK88>

³ Les oreilles japonaises Nekomimi bougent en fonction des émotions de la personne qui les portent. « Nekomimi : Des oreilles de chats qui indiquent vos émotions grâce à la pensée », Olivier Despont, 6 mai 2011. <http://www.semageek.com/nekomimi-des-oreilles-de-chats-qui-indiquent-vos-motions-grce-la-pense/>

Intervention d’Amandine Labbe – Société U-exist, Tourcoing

La société U-exista été fondée par un orthopédiste et une styliste. Ils travaillent avec des artistes de tout horizon pour concevoir des personnalisations de prothèses s’adaptant au style de chacun.

Amandine Labbe commence par une remise en contexte. Dans les vidéos visionnées apparaissent des prothèses high-tech, mais il faut savoir que la plupart des personnes en ayant besoin n’ont pas les moyens de s’acheter de tels appareillages. Elle rappelle aussi l’importance de l’environnement dans lequel la personne handicapée évolue. La majorité de la population n’est pas aussi ouverte d’esprit que le personnel médical. Chaque handicap possède ses propres caractéristiques, mais les gens ont tendance à ne pas faire de distinction ; certains rapprochent handicap physique et handicap mental alors que ce sont deux choses totalement différentes. Elle ajoute également que, dans notre société, le mot « handicap » est presque devenu une insulte.

Les handicaps sont marginalisés : à la vue de quelqu’un en fauteuil roulant, de quelqu’un portant une prothèse, on ressent de la pitié. Il faut pourtant savoir que 60% de la population française est touchée par le handicap – les problèmes de vue en sont un par exemple. Certains se voient juste plus que d’autres.

En post-traumatique, la situation est généralement la suivante. Quelqu’un se balade dans la rue puis se réveille dans un lit d’hôpital avec une jambe en moins. La première réaction est le déni, avec la dépression, la rébellion et la confrontation aux regards extérieurs. Perdre un membre, en soi, est déjà un drame, mais le regard de l’autre va avoir un énorme impact sur la reconstruction, car une personne n’est rien sans son environnement. Au cours de cette phase de reconstruction, il va y avoir négociation, écoute puis acceptation : la personne va apprendre à vivre avec et à connaître son appareillage.

90% des prothèses sont mimétiques. Elles sont vendues comme un remplacement, mais jamais la personne amputée ne pourra retrouver son membre à l’identique. Ce qui lui est proposé, c’est un membre mort. U-exist propose d’arrêter de parler de patient et de parler d’humain. Ils veulent que l’utilisateur devienne acteur de son appareillage. Pour ce faire, ils utilisent un langage universel, l’art. Il faut que la personne, de son côté, travaille sur l’acceptation de soi et l’acceptation du regard des autres, car un appareillage attirera forcément les regards. Il faut ensuite faire de la prothèse une force : toutes les personnes appareillées ne sont pas des super-héros, mais les fondateurs d’U-exist essaient de se dépasser pour en faire une innovation sociale, en mixant art et technologie et en l’approchant du style de l’utilisateur, de son caractère. Ils cherchent à ce que le handicap ne soit plus une identité imposée.

Exemple

Un petit garçon, amputé du tibia à l’âge de 4 ans, portait une prothèse classique – couleur peau. Ses parents ont contacté la marque car il était en échec scolaire. S’il acceptait sa situation et son appareillage, ce n’était pas le cas de ses camarades de classe. Lorsque l’équipe U-exist a rencontré l’enfant, elle lui a demandé qui étaient ses super-héros préférés. Ils ont customisé sa prothèse à l’image de Mario et il est devenu la star de l’école : les autres enfants l’ont accepté plus facilement ainsi. Aujourd’hui, le garçon attend une nouvelle customisation avec impatience tous les 6 mois.

Intervention de Christophe Lazaro – Chercheur au Centre de Recherche Information, Droit et Société (CRIDS), Université de Namur, Belgique

M. Lazaro, en tant qu’ancien juriste, a beaucoup travaillé sur la manière dont le droit appréhende le corps qui a été transformé par une prothèse. Ce problème intéresse depuis longtemps car à cause du machinisme industriel, de nombreux ouvriers se sont retrouvés amputés. Il a également travaillé sur la question suivante. Une fois que le corps est appareillé, est-ce qu’il y a un retour à la normale ? Est-ce que cette personne peut encore être considérée comme une personne en situation de handicap ou pas et peut-elle bénéficier des législations anti-discrimination ?

La prothèse est devenue une notion incontournable, très à la mode dans les discours à la fois journalistiques et philosophiques. L'idée est d'utiliser cette notion pour penser l'humanité et pour penser notre rapport à la technologie. Certains disent que l'humanité serait ontologiquement prothétique, puisqu'elle s'étend grâce à nos objets techniques, elle et ses capacités. D'autres théoriciens pensent que nous sommes tous des cyborgs : nous avons tous des identités multiples, à la fois homme et machine.

Ces pensées rencontrent des arguments émis par les transhumanistes qui, eux, prennent la figure de la personne handicapée comme un pionnier de leur mouvement. L'argument « nous sommes tous des personnes handicapées », énoncé plus tôt par Amandine Labbe, est un argument continuiste⁴. Les transhumanistes avancent le fait que l'être humain a toujours été aidé par la technologie, et qu'il est maintenant le temps de ce que Michel Serres appelle « l'auto-hominisation », soit la capacité pour l'Homme de s'autodéterminer grâce à la technologie. Il faut donc prendre au sérieux cette convergence et essayer de la déconstruire.

L'humanité arrive à un stade où elle peut s'auto-transformer. Dans le discours transhumaniste, la prothèse est prise au sens littéral et non métaphorique : cela est presque normatif, il faut se « prothétiser », il faut se transformer à travers la technologie. Comme le dit le philosophe Frédéric Neyrat, à partir du moment où cela devient une métamorphose sans métaphore, il n'y a plus de « hors soi »⁵, d'altérité.

Il faudrait s'interroger sur ce qu'est le dehors de la prothèse, qui est à la fois un au-delà et un en-deçà. Il s'agit d'un au-delà parce que la prothèse s'articule au corps, mais elle articule en même temps l'individu à l'institution, à du social, à un environnement. Cet environnement va imposer un ordre du normal. L'en-deçà, quant à lui, trop souvent oblitéré dans le discours transhumaniste et dans les discours en général, est le rapport de la personne en situation de handicap à la prothèse, ainsi que toute la nécessité d'un ajustement à cette prothèse. Il y a également une ambivalence, dans le sens où la prothèse ne va pas nécessairement augmenter l'individu, elle aura plutôt tendance à transformer l'action, la manière d'agir.

Exemple – l'affaire Pistorius

L'athlète handisport Oscar Pistorius avait fait une demande auprès de la fédération d'athlétisme pour pouvoir courir avec les athlètes dits valides. Celle-ci a été très prudente : avant de prendre sa décision, elle a observé l'homme pendant des meetings, filmé ses courses et commandité une expertise. Les experts ont d'abord déterminé que ce que faisait Pistorius n'était pas vraiment courir et que les prothèses lui procuraient un avantage déloyal sur les autres ; il s'agissait d'une aide technique prohibée par le règlement de la discipline⁶. L'athlète a fait appel de la décision de la Fédération devant la Cour arbitrale du sport⁷, qu'il a dû gérer une affaire dans laquelle les scientifiques étaient incapables d'expliquer la différence entre des membres naturels et des membres artificiels et de calculer leurs performances respectives. Le tribunal a pris la décision de visionner l'intégralité de la course et pas uniquement la ligne droite sur laquelle s'étaient focalisés les experts : Pistorius a des difficultés à effectuer un démarrage équivalent à celui d'un athlète dit valide puis, en ligne droite, est peut-être un peu plus performant. Finalement, la Cour a estimé qu'il y avait autant de désavantages que d'avantages procurés par les prothèses et qu'il ne s'agissait pas d'une aide technique déloyale.

⁴ Continuum entre autonomie et hétéronomie : nous dépendons tous plus ou moins de la technologie.

⁵ « Dans la thèse humaniste classique l'Être humain est l'Être sans essence. Il doit produire celle-ci. Sa seule essence, loin d'être naturelle, sera technique, localisable dans ses suppléments prothétiques. Mais avec le posthumain, la prothèse devient un pur complément qui œuvre à une transformation réelle, une métamorphose sans métaphore, sans transport hors de soi, sans dehors quel qu'il soit ». Neyrat, F. (2015). Homo Labyrinthus. Humanisme, antihumanisme, posthumanisme. Editions Dehors.

⁶ L'article évoqué avait été mis en place quelques mois avant la demande de l'athlète.

⁷ Cour compétente en matière d'affaires olympiques.

Dans cette affaire, il y a une véritable tension entre l'en-deçà et l'au-delà. Les experts ont examiné le problème en tenant compte de l'au-delà : il y a une normalisation importante des disciplines sportives – pour déterminer la différence entre la marche et la course par exemple – afin que les compétitions soient loyales. La Cour, elle, a considéré l'en-deçà : elle a analysé l'association intime entre Pistorius et sa prothèse, ses difficultés d'ajustement, les douleurs qu'il pouvait ressentir, etc.

Questionnements

Une question importante à se poser est la suivante. La technologie est-elle réellement augmentatrice ? Christophe Lazaro cite l'exemple du post-it. D'un point de vue purement fonctionnel, il étend notre mémoire : il n'y a plus de nécessité de se rappeler, la tâche est déléguée. En termes d'en-deçà, l'action n'est pourtant pas augmentée, elle n'est que transformée : l'apprentissage devient une triple action d'établissement de liste, de priorisation des informations et de consultation du post-it. La prothèse renvoie toujours à un au-delà, qui peut être associé aux questions de justice. En théorie de la justice, il y a deux grands axes, à savoir l'accès aux ressources et aux biens premiers et l'accès aux technologies. Dans une société où la technologie est de plus en plus un bien premier, il faut réfléchir à qui y a accès et à quel prix : par exemple, une personne considérée est-elle assez « anormale » pour avoir accès à une prothèse ?

La question du mérite est également à prendre en compte. La société méritocratique dans laquelle nous évoluons nous donne droit à plus ou moins d'avantages. Un corps équipé est une entité hybride : en termes de mérite, il faut déterminer qui agit, la personne, la prothèse ou l'association des deux ? Comment distinguer qui a droit à quoi ? Dans le cas de Pistorius, certains disaient qu'il n'avait pas de mérite car, sans sa prothèse, il ne pouvait rien faire. En même temps, d'autres athlètes courent dans les mêmes conditions et ne font pas les mêmes performances. Une définition philosophique du mérite est de dire qu'il s'agit d'un assemblage d'efforts et de naturalité, de loterie naturelle. Il s'agit de capacités et d'efforts à la fois.

Intervention de Denis Vidal – Anthropologue, directeur de recherche à l'IRD, Paris

Denis Vidal, qui ne connaît pas la question des prothèses, approche la question en tant qu'anthropologue, en utilisant la méthode du comparatisme.

L'objet prothèse

Denis Vidal commence par situer les prothèses parmi d'autres objets de la vie courante, qui pourraient peut-être se rapprocher du principe de prothèse. Le téléphone portable est un exemple parlant pour lui. L'appareil a des usages qui vont de soi, comme les fonctions de communication, de GPS ou encore de prise d'images, mais d'autres aspects, sûrement aussi importants, sont plus négligés. Denis Vidal pose trois points de réflexion.

D'abord, dans quelle mesure un portable ne remet pas en cause ce que l'être humain appelle « esprit » ou du moins les limites de cet esprit ? La mémoire du téléphone retient pour nous les contacts de nos proches, comme une extension de nous-mêmes. Il existe des jeux de symbiose autour de la notion d'esprit, de conscience de soi, qui est originellement considérée comme étant uniquement biologique.

Sa deuxième réflexion vient d'une conférence de Darian Leader, psychanalyste anglais, qui a fait remarquer une coïncidence étrange : l'intérêt massif pour le téléphone portable est apparu au moment où les gens ont arrêté de fumer dans les lieux publics. Il y a en quelque sorte un besoin, celui d'avoir un objet en main. Dès notre enfance, nos mains nous posent problème, elles sont difficiles à maîtriser, personne ne sait quoi en faire. Les parents disent à leurs enfants de ne pas faire ceci ou cela, les discours sont animés par des gestes maladroits, etc. Avoir un objet dans les mains a quelque chose de pratique. Beaucoup se donnaient une contenance grâce aux cigarettes. Dans notre société occidentale, de nombreux objets ont joué ce rôle, comme les éventails tenus par les femmes à une

époque : ils permettent une constance en société, sont une aide à la socialisation et règlent la distance entre les gens.

Il fait part d'une dernière observation en parlant des gens qui continuent à discuter tout en jouant avec leur téléphone, envoyant des messages. A qui a-t-on affaire, à la personne isolée ou à une espèce de collectivité ? Cet interlocuteur devient représentatif de tout un réseau social et pas uniquement de lui-même.

Ce type d'objets serait des prothèses pour gens « normaux ». Bien qu'il y ait une différence entre elles et les prothèses utilisées par les personnes en situation de handicap, Denis Vidal souligne le fait que lorsqu'un adolescent se voit privé de son téléphone, ce dernier lui manque véritablement, comme s'il était indispensable.

La prothèse serait une forme de médiation interpersonnelle à trois niveaux, en tant qu'œuvre créant un lien entre utilisateur et concepteur, en tant que cause d'interactions sociales – les prothèses se définissant moins pour leur efficacité que pour cet impact interpersonnel – et en tant qu'objet renvoyant une image collective qui n'est plus en rapport avec le handicap – science-fiction, jeu, voire séduction. A l'image du téléphone portable, l'usage des prothèses dépasse l'aspect purement fonctionnel auquel elles sont habituellement cantonnées.

L'usage des prothèses

Marilyn Strathern, anthropologue britannique, a effectué des recherches ethnographiques en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Elle remarque que le concept consistant à identifier comme étant homogènes les notions de personne, d'individu et d'enveloppe corporelle est occidental. Dans les cultures qu'elle est amenée à étudier, la population considère que les humains sont constitués de parties, échangées selon les stades de la vie – naissance, mariage ou funérailles. Ce qui fait une personne, ce n'est pas seulement le corps propre, mais le corps et des objets valorisés considérés comme faisant partie de la personne et pouvant être échangés avec d'autres.

Nous avons une histoire singulière dans laquelle s'inscrit notre rapport aux objets, mais il existe d'autres rapports possibles, observés dans d'autres cultures.

Réactions du public

Témoignage d'une personne amputée

« Il vous manque une dimension essentielle : vous avez quatre membres, moi j'en ai trois. Vous [ne] pouvez pas vous mettre à notre place. [...] Je voudrais rappeler trois chiffres [...]. Je suis l'un des 100 000 à 150 000 amputés français [...]. Sur 100 personnes, il y en a 20 qui sont amputées à cause d'accidents [...]. 80 sont amputées à cause d'une pathologie. [...] On voit que d'un côté, nous avons une notion d'accident [et] bien souvent les gens sont pris en charge par des assurances et par des mutuelles [...] donc le coût d'une prothèse [...] ne joue pas⁸. Je peux avoir une prothèse en or à la limite, si je gagne mon procès, je l'aurais. De l'autre côté, je suis amputé [à cause d'une pathologie], j'ai du diabète : je rentre dans le schéma de la sécurité sociale. Et là, je suis normé complètement [...]. Si j'ai une prothèse actuellement avec un joli design, c'est parce que je l'ai demandé tout simplement à mon prothésiste. [...] Je n'ai pas de quoi m'acheter une prothèse comme je le vois, je vois des prothèses assez extraordinaires. Donc il faut savoir [que] malheureusement [...] nous sommes 80% [à être] dans des fauteuils roulant bas de gamme [...].

« Par contre, c'est assez extraordinaire de voir ce que l'on peut faire, ce que font les gens, comment ils se sont reconstruits. [...] La reconstruction se fait et s'est faite pour moi à travers le corps médical, qui a été très [...] présent lors de mon amputation. Ça a été aussi à travers un environnement lorsque j'étais en centre d'appareillage où nous étions 150 amputés. Et le fait de parler avec les autres, ça

⁸ Référence à la présentation d'Amandine Labbe.

nous permet de [nous] reconstruire, en se disant [que] de toute façon [...] je n'ai qu'une jambe en moins, alors que d'autres avaient deux, trois, voire quatre membres en moins. [...]

« Vous voyez j'ai pris la décision de montrer ma prothèse. Je suis en short constamment depuis que je suis amputé, parce que je me suis dit ça [ne] sert à rien de cacher ce que j'ai. Et il faut savoir, on a vu une vidéo avec les enfants, que les personnes qui ne jugent absolument pas, ce sont les enfants. C'est extraordinaire de voir, lorsque je suis en ville, les adultes qui me croisent. On voit tout de suite qu'ils détournent la tête : ils voient un tube au lieu d'un pied [...]. Alors que les enfants [...] au contraire vous arrêtent en disant "vous avez mal au pied ? Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ?". Mes petits-enfants m'ont dit [...] "j'ai des outils je vais t'aider à réparer ton pied." [...] »

« Aillez toujours à l'esprit que vous êtes des bipèdes [...], des gens avec deux mains, c'est merveilleux, on a parfois nous pas les mêmes réactions que [vous]. »

A travers son témoignage, l'homme confirme la dimension sociale de la prothèse – avec le corps médical, avec les adultes ou avec les enfants. Amandine Labbe la présente comme un objet permettant de créer un lien dans une société où les personnes dites valides ont tendance à causer le handicap social des personnes appareillées – les considérant amoindries.

Question de la balance entre l'aspect esthétique et fonctionnel : est-il vraiment nécessaire de porter une prothèse, qui d'un côté va permettre de se mouvoir mais de l'autre va cacher le handicap ?

En soi, chaque individu est libre de choisir si, oui ou non, il souhaite porter une prothèse. Même quelqu'un qui assumerait son handicap ne voudrait pas forcément l'exposer à longueur de temps et devoir supporter le regard des autres. La plupart des gens devant s'équiper d'appareillage veulent juste « être comme tout le monde », ne pas être définis par leur prothèse.

Une femme-médecin de médecine physique et réadaptation donne plusieurs témoignages de patients. Le premier, un jeune blessé militaire, voulait absolument essayer la prothèse de Monestier⁹. « Il était très heureux, il l'utilisait bien [...] et un jour il vient me voir en consultation et il me dit [...] finalement, [je n'en] veux plus, je veux une prothèse normale ». Il ne voulait plus que sa prothèse se voit. La raison était qu'il fréquentait une jeune femme et qu'elle ne voulait pas « qu'eux trois » soient aussi visibles. Elle parle également du cas d'une patiente de 96 ans, amputée artéritique. Ses problèmes cardio-vasculaires étaient tellement graves qu'il n'était pas possible de l'appareiller ; le simple fait de la mettre debout était risqué pour sa vie. « Mais cette personne, elle était danseuse. C'est important, c'est essentiel. [...] Elle n'était pas danseuse [à son âge], mais elle a commencé à me raconter à moi tout ce qu'elle a fait sur les scènes de cabarets, d'opérettes, de choses extraordinaires qu'elle a dansé. [...] Et sa principale tristesse, on va dire, qu'elle n'exprime pas tout de suite, c'est qu'elle n'a pas de prothèse. On [ne] va pas forcément la faire marcher, on va lui donner [...] un mimétisme. [...] Quand je lui ai dit que [j'allais lui] donner un mimétisme [...], elle était heureuse ». Voir les choses à l'échelle de l'individu est primordial, car chaque personne est unique.

A l'inverse, des populations particulières, comme les Poilus, avaient une certaine fierté à exposer leurs moignons : ils ne voulaient pas de prothèse mais un « gant noir avec des doigts relativement rustiques [pour] montrer qu'ils ont cette main, qui est spéciale, qui ne peut pas bouger ».

Au-delà du choix individuel, l'influence de la société est importante dans l'acceptation de sa prothèse. « Au temps où les gens portaient tous des perruques, le fait d'être chauve était relativement insignifiant. [...] Au moment où tout le monde a des écouteurs, le fait d'avoir tout d'un coup une prothèse auditive devient beaucoup moins significatif. [...] Est-ce qu'il n'y a pas quand même un contexte qui fait qu'exactement le même objet [va prendre] un sens différent ? D'ailleurs, ça peut changer très vite » – Denis Vidal.

⁹ Grand créateur d'automate, il a élaboré une prothèse de main molle en cuivre, utile mais très voyante.

La prothèse comme exemple ultime de l'interface homme-machine

Un souci se pose dans la société : avec le progrès exponentiel des connaissances, les machines sont de plus en plus sophistiquées, mais le savoir sur le corps humain ne progresse pas à la même vitesse. L'Homme n'est plus à la hauteur de l'environnement qu'il s'est créé. La conséquence immédiate – et généralisable à tout domaine – est la charge mentale, qui fait qu'un homme lambda, dans une situation lambda et face à une machine lambda, se plaint de manière récurrente ou génère des catastrophes.

La vision de cette charge est cependant très différente d'une culture à l'autre. Les Chinois sont très ouverts à l'augmentation, par exemple, sans se poser de questions sur les charges que cela peut imposer à l'humain. De manière générale, les transhumanistes ont tendance à dire que l'Homme est faible et qu'il doit être augmenté, aidé par les machines dans les tâches pour lesquels son corps ne lui suffit pas, sans s'inquiéter du dépassement de l'humain par la technologie.

La question du détournement volontaire

Aimee Mullins, la femme aux 12 prothèses de jambes apparaissant dans la vidéo de Paul-Fabien Groud, avait un jour été filmée en coulisse. Elle parlait de la réflexion d'une de ses amies sur l'injustice associée au fait qu'elle puisse changer de taille comme elle le souhaitait ; l'amie en question avait émis l'idée qu'un jour, peut-être, les gens se feraient amputer et pourrait choisir leurs membres comme ils le souhaitent. Elle pensait qu'elle plaisantait, mais ce n'était pas le cas. Certains sportifs auraient déjà tenu de tel propos, en vue d'améliorer leurs performances.

Sans qu'il y ait une volonté de devenir handicapé derrière ces paroles, il y a l'envie d'obtenir des performances que l'humain ne peut atteindre seul. Ce sujet est abordé par Hugh Herr, « power to create reality ». Il y a une question de pouvoir sur le corps humain : la technologie réinvestit la capacité en ayant une influence sur l'action.

La question se pose aussi en termes d'esthétisme. Dans le film *Kingsman : Services secrets*, l'antagoniste Gazelle porte deux lames ; le bras de l'Impératrice Furiosa, dans *Mad Max : Fury Road*, est une prothèse également. Il y a presque une forme de fétichisme qui se crée chez les femmes, avec un côté sex-symbol. Avoir un corps transformé est une sorte de mode ; dans certains pays, la chirurgie esthétique, qui est une forme concrète de métamorphose du corps, est complètement banalisée. Il est important de se poser des questions sur la limite entre le naturel – le « normal » – et ce qui ne l'est pas, notamment pour savoir si cette frontière est mobile ou non.